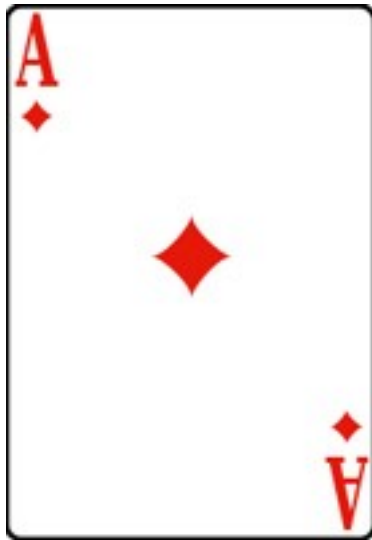




# Philip Lombard



Salaud de Wesley Leeland ! Si je pouvais, j'étranglerai ce fumier de mes mains. Et je le regarderais mourir à petit feu. Ses yeux exorbités demandant grâce.

Si je suis là ce soir, c'est à cause de cette ordure. J'espère lui faire payer. Même si je ne sais comment. Cet enfant de putain détient Vera et je sais qu'il n'a jamais eu aucun scrupule pour la vie humaine. On ne devient pas un des maîtres du crime avec de bons sentiments. Mais j'ai toujours su que derrière une façade policée se cachait un dangereux psychopathe. Au moins, les russes, eux, assumaient et ne cherchaient pas à cacher ce penchant pour faire souffrir les autres. Mais ce soir, tu ne m'auras pas Leeland. Je vais te regarder crever en buvant ton poison, je cracherai sur ton cadavre et empocherai ce qui reste de ta fortune...

L'argent ! Cela a toujours été le principal moteur de ma vie. Et si je n'avais pas eu Vera, il aurait sans doute été le seul. Et pourtant, je n'étais pas prédestiné à brasser tant de fric. J'étais issu d'une famille modeste de la Nouvelle Orléans. Un enfant renfermé. Mais mes parents me transmirent le goût de l'effort. Il s'avéra que j'étais un élève doué. Très doué. Et la méritocratie américaine et son système de bourse m'ouvrit les portes d'une grande université: Harvard. J'avais une revanche à prendre sur les origines modestes qu'on ne cessait de me rappeler. J'étais au milieu des fils à papa méprisants. Je travaillais comme un dingue et excellais dans tous ce qui concernait le commerce, la comptabilité, l'économie, la finance. Cela me passionnait. J'aurais sans doute pu finir au comité de direction d'une des grandes banques américaine. A l'obtention de mon diplôme, elles rivalisèrent entre elles et me firent un pont d'or pour m'embaucher. Mais le destin en voulut autrement. Mon seul unique ami à l'université était un certain Umberto Scaglione. Il était différent. Je compris par la suite pourquoi. Il fut le seul à me respecter vraiment et se foutre de mes origines. A la fin de mes études, il m'expliqua que son père Don Scaglione cherchait quelqu'un pour s'occuper de ses affaires et que ce dernier brassait beaucoup d'argent. Il me présenta et je fus immédiatement séduit parce que je découvrais. Et en l'espace de peu de temps, j'entrais au service d'une des plus grandes familles mafieuses de New-York. On ne chercha pas à me cacher que mon rôle était de blanchir l'argent des Scaglione. Et les siciliens testèrent ma loyauté et mon absence de scrupules. Ils ne furent pas déçus et relativement impressionnés par mon sang froid. Le hasard m'avait trouvé ma voix. Et je mis toute mon énergie pour réussir dans ma tâche. J'entrai dans l'intimité des Scaglione mais je sus toujours garder une certaine distance et faire comprendre à tous que je n'étais qu'un simple salarié et non un membre de cette famille. C'est sans doute ce qui me sauva la vie.

Lorsqu'au milieu des années 80, la guerre fit rage entre les familles, je fus épargné. Don Scaglione, peu de temps avant qu'il ne se fît farcir de plombs, me libéra de mon engagement envers sa famille et j'eus la vie sauve. Je le quittai sans regrets en m'étant bâti une solide petite fortune que j'avais bien l'intention de faire fructifier.

Le pouvoir des familles italiennes sur Big Apple s'écroula comme un château carte. Il faut dire que d'autres attendaient dans l'ombre pour récupérer la place. Et je n'eus aucun scrupule d'être de ceux-là. Je ne fus cependant pas assez fort et riche pour y arriver seul. Il me fallut le soutien de quelques alliés. Des ambitieux comme moi. Qui voulaient prendre la première place... C'est ainsi que naquit le **Carré d'As**. Sa première réunion eut lieu à Noël 1989 dans un salon d'un grand hôtel de Manhattan. En une seule soirée nous nous partageâmes toutes les activités illégales de la ville et mîmes définitivement hors-jeu les siciliens. Sans état d'âmes. Il fallut s'entendre mais le partage se fit assez naturellement : aux frères Karnitchev, des russes de la rue, le business des filles, à Madame Wang, une chinoise énigmatique, le commerce de la drogue, à Wesley Leeland, une sorte de dandy, le commerce des jeux et des tripots et pour moi même le blanchiment d'argent et la corruption des classes dirigeantes. Les discussions furent parfois tendues mais nous arrivâmes à un satisfaisant compromis. J'avais déjà croisé chacune de ses personnes lors de mes années

Scaglionne. Je savais que je n'avais pas affaire à des enfants de chœur. Mais je les savais intelligentes et capables de comprendre leur intérêt. Et leur intérêt était notre alliance. Ils le comprirent aisément. Le pacte fut scellé autour d'une partie de poker et quelques coupes de champagne. Wesley Leeland eut l'idée de donner à notre « organisation » le nom de Carré d'As. Il prit les quatre as d'un jeu de poker et demanda à chacun de tirer une carte. Il laissa à Madame Wang la possibilité de tirer en premier. Elle reçut l'as de cœur. Les russes reçurent celui de trèfle et moi-même le carreau. Leeland devint l'as de pique et cela sembla le ravir. Un enfantillage. Mais je m'en moquai. L'essentiel était de s'être tous compris.

Notre arrangement était clair : nous ne devons pas empiéter dans les activités de nos associés et nous nous devons une assistance indéfectible en cas d'agression extérieure, quel qu'elle : soit des autorités ou d'autres clans qui oseraient nous défier. La règle était celle de l'unanimité et aucune grande décision engageant toute l'organisation ne pouvait être prise sans un accord de tous ses membres. Rapidement notre association fit ses preuves. Nos derniers adversaires furent écrabouillés. Et en quelques années nous rétablîmes le calme dans les rues new-yorkaises. Dès la fin des années 80, le business devint florissant. L'argent coulait à flot. J'avais énormément de travail mais cela n'était pas pour me déplaire. J'adorais travailler. J'adorais faire fructifier l'argent et j'adorais étendre mon réseau. J'avais une revanche à prendre sur toutes ces familles de bien-nés qui m'avait méprisé à l'Université. Progressivement, je devins « l'ami » de nombreux hommes d'affaires, politiques, banquiers et autres artistes. Et j'étendis ma toile de clientélisme presque partout. Tout ce qui comptait à New-York avait une dette envers le Carré d'As. Nous les tenions. Et je construisis avec délectation la façade légale de notre organisation. Ce fut l'âge d'or.

Il y eut évidemment quelques frictions entre nous mais notre organisation permit de prévenir de tout clash possible entre nos business. C'était surtout les Russes, leur impatience et leur manque de savoir-vivre qui posaient régulièrement problème. Les frères Karnitchev pouvaient être pénibles et vindicatifs. Mais le plus souvent Madame Wang et son calme à tout épreuve savait leur faire entendre raison et tout rentrait dans l'ordre.

Nous embauchâmes Walter, une sorte de secrétaire, pour s'occuper de toutes les affaires qui ne concernaient que l'organisation. Nous avions une sorte de cagnotte que chaque membre alimentait chaque année pour nos œuvres. Il en était le gestionnaire. Il n'était affilié à aucun membre du Carré et nous n'aurions pu le congédier que si les quatre membres étaient d'accord. Il était l'efficacité et la discrétion même. Personne ne regretta son recrutement. Il devint notre croupier lors de notre traditionnelle partie de poker de Noël. La partie qui chaque année renouvelait notre pacte. Nous étions les maîtres de New-York. Personne ne s'opposait plus à notre puissance et nous amassions des millions de dollars. Politiques, banquiers, médias nous mangeaient dans la main. Grâce à mon travail. Et comme tout le monde avait sa part de gâteau, tout le monde était content. Wesley Leeland savait aussi faire disparaître nos rares opposants.

Mais il faut être un grand naïf pour croire que ce genre d'organisation était éternel. Je savais qu'un jour, il y aurait des difficultés et qu'il faudrait – si on me passe l'expression – rebattre les cartes. C'est pourquoi dès le début, je détournai de l'argent du Carré à mon profit. Je prélevais ma part sur chaque transaction que mes alliés me demandaient d'exécuter. Et à la longue, j'amassai des millions de dollars que je mettais au chaud sans que mes partenaires ne s'en rendissent compte. S'ils avaient su, ils m'auraient tué après moult tortures. Mais j'étais tellement devenu expert dans les choses de la finance qu'ils n'y virent que du feu. Et à ce jour, ma fortune dépasse celle cumulée de mes trois alliés.

Le vent commença à tourner en 2007 lorsque le maire de la ville, Michael R. Bloomberg, lança sa grande offensive contre le crime organisé. Leeland, Madame Wang et les russes ne prirent pas la menace au sérieux. J'étais plus inquiet et assurait rapidement mes arrières grâce à mon réseau en mettant au chaud toute une partie de ma fortune. Mais devant mes partenaires, je faisais comme si la menace n'était pas dangereuse. Aidé des autorités fédérales, Bloomberg s'attaqua à des pans

entiers de notre business s'appuyant sur un noyau dur de procureurs incorruptibles, de forces déterminées et l'accord tacite de la population. Une guerre souterraine se déclencha pour tenter d'endiguer la progression des autorités. Mais jour après jour l'organisation perdit du terrain. L'utilisation de repentis qui balançaient ce qu'ils savaient faisait de gros dégât à mes alliés. Dès lors, je me mis à me plaindre constamment de nos difficultés à chacune de nos réunions, tout en sachant que ma fortune avait encore les reins solides. Je voulais pousser mes alliés à faire des erreurs. J'étais moins touché car j'arrivais le plus souvent à retirer mes billes au dernier moment grâce à mes informateurs. Je dissimulais cet état de fait au Carré d'As et jouait le rôle de l'homme très inquiet. Mais mon plan était simple : je souhaitais que le pouvoir de mes alliés s'écroulât afin de pouvoir prendre la place. J'attendais mon heure. Dans l'ombre. Il fallait juste surveiller les autres truands qui profitaient de la situation pour essayer de prendre leur indépendance. Mais pour cela, le Carré d'As était très utile. Les porte-flingues de Leeland et des Russes reprirent du service. Les cadavres réapparurent dans les rues de la ville.

Mais tout alla de mal en pis pour mes alliés : les établissements de Leeland fermaient les uns après les autres, la drogue de Madame Wang était remplacée par d'autres produits venant d'Amérique Centrale et le territoire des russes se réduisait, jour après jour, grignoté par la mafia jamaïcaine. Des saisies sur leurs comptes étaient régulièrement effectuées. Les miens de compte étaient en sureté. Anatoli Karnitchev le chef des russes avaient perdu sa brute épaisse de Sacha, son frère cadet adoré, dans une descente des fédéraux. Ce n'était pas une grosse perte pour l'humanité mais cela l'avait rendu encore plus instable qu'auparavant. Il fallait quand même se méfier de ses réactions disproportionnées. Des trois c'était celui qui était le plus aux abois et une bref analyse de sa situation financière me confirma ce que je supputais : les russes étaient ruinés. Les deux autres résistaient encore mais cela n'était qu'une question de temps.

Dans ces temps troublés, tout allait bien pour Philip Lombard qui allait un jour ou l'autre sortir de l'ombre pour mettre un ultime coup au Carré d'As afin qu'il disparaisse dans les égouts de New York. Et devenir le seul maître à bord.

Tout allait pour le mieux... jusqu'à ce coup de fil de Leeland... Il proposait une idée complètement dingue : jouer nos fortunes et nos vies dans une partie de poker. Tous les quatre. Le Carré d'As. Un vainqueur et trois morts. Il considérait que l'organisation finirait par s'écrouler et que c'était un moyen de sauver ce qu'il pouvait être. Cela était complètement fou et je ne manquai pas de lui dire ce que j'en pensais et évidemment de refuser. Il revint plusieurs fois à la charge mais je tins bon. Je n'avais aucunement envie de risquer ma vie. Ma fortune était bien plus confortable que celle de mes associés qui étaient presque ruinés. Surtout les russes. J'avais tout à perdre et rien à gagner dans ce délire.

Je pensais avoir convaincu ce vieux dingue de me laisser tranquille. Mais je me méprenais sur son obstination. Il y a quelques jours, il m'envoya une photo de ma fille Vera. Cet enfoiré l'avait faite enlever par ses hommes de main. Je n'en revenais pas. Ce fils de pute me faisait chanter et me laissa entendre que si je voulais revoir ma fille vivante, il fallait que je participe à sa partie de poker. J'étais coincé. Vera était mon unique faiblesse dans ma vie. Je chérissais cette enfant. J'avais été fou amoureux de sa mère. La plus belle femme du monde. Un mannequin français. Mais elle était dépressive et peu de temps après la naissance de notre fille, elle se suicida aux médicaments. Le jour le plus sombre de mon existence. Il y a quinze ans. Vera était le portrait craché de sa mère et ce qui m'était de plus précieux dans ma vie. Bien que je la cachai aux autres membres du Carré d'As, Leeland avait découvert son existence et désormais menaçait sa vie. Pour sa putain partie de poker de dingues !

Je devins fou. Ce fumier m'avait coincé. Je l'insultais. Mais je fus bien obligé d'accepter.

Pour Vera.

24 décembre... Jour J.

Walter s'est occupé de tout. Le déroulement de la soirée est simple : Walter nous faisait signer quelques papiers pour gérer le transfert des fortunes des perdants vers le gagnant de la partie. Lorsque nous sommes prêts, nous pouvons attaquer la partie comme les Noël précédents. Sauf que l'enjeu est bien différent cette fois-ci. Si quelqu'un perd : il doit boire verre avec puissant poison. La mort est quasi instantanée. Sans souffrances.

Je suis extrêmement tendu. Je voudrais bien sauter à la gorge de Leeland mais je ne peux le faire si je ne veux pas que Vera soit assassinée par ses hommes de main. J'essaie de faire bonne figure. Je dois parler quand même à Leeland avant le début de la partie, pour être sûr qu'il fera libérer ma fille si je meurs avant lui ou s'il meurt avant moi.

Après je serai prêt.

Prêt à gagner cette partie de poker

Et à regarder crever cet enculé...

# Le carré d'As



# Wesley Leeland

## L'As de Pique

Derrière une façade d'homme honneur se cache un des pires gangsters de New York. Leeland a toujours été un homme sans pitié. Mais il s'est toujours voulu une personne raffinée. Toujours habillé dans de très beau costume, affable et galant avec les femmes et notamment Madame Wang avec laquelle il semble avoir une relation particulière. On ne peut pas parler d'amitié. Cela serait exagéré dans le cadre de nos affaires. Mais disons qu'il lui montre régulièrement un grand respect. Il faut dire qu'ils ont le même âge. La soixantaine dépassée. Sa conversation est agréable et il ne fait montre d'aucune vulgarité. J'ai entendu dire qu'il serait le descendant d'un noble anglais. Peut-être est-ce vrai ou est-ce une rumeur qu'il aime à propager. En affaire cependant, il n'est jamais jusqu'au-boutiste et on peut trouver aisément un terrain d'entente avec lui dès lors qu'on lui explique bien ses intérêts. Alors que cela a toujours été compliqué avec les russes et leurs mauvaises manières.

Mais derrière ce masque se cache un homme sans scrupules et je n'ai aucun doute qu'il aurait mis sa menace à exécution concernant Vera, si j'avais continué à décliner son « invitation » à cette partie. Je ne sais vraiment ce qui se cache derrière son étrange poker. Pourquoi veut-il risquer sa peau et la nôtre ? Pour récupérer notre fortune dans un ultime jeu ? Niveau style aucun doute que cela lui ressemble. Mais je ne peux m'empêcher de craindre une entourloupe de sa part.

Hélas, pour l'instant, c'est lui qui mène la danse. Et tant qu'il tiendra Vera, je ne pourrais pas vraiment agir contre lui.

Quelle ordure !

# Anatoli Karnitchev

## L'As de Trèfle

L'un des frères Karnitchev. L'autre, Sacha est mort récemment lors d'une descente du FBI. Dire que je n'y suis pour rien serait malhonnête. C'est moi qui aie eu l'information d'une livraison de filles sur les docks. Et j'ai fait passer au FBI. Histoire de mettre un peu plus de bâtons dans les roues dans le commerce moribond de mes - peut-être un jour ou l'autre - ex-alliés. Je ne savais pas que la livraison serait supervisée par Sacha lui-même. Et comme il était plutôt du genre à sortir son flingue à tout va. Eh bien, il y a eu du grabuge et ce crétin s'est fait descendre. La dure loi du business non ? Si Anatoli apprend cela, il me tuera à petit feu, j'en suis certain.

Mais il n'en saura rien. C'est un dur à cuire sans aucun doute. La légende dit qu'avant de venir faire affaire à New York, les frères Karnitchev avaient goûté au Goulag soviétique. Allez savoir si cela est vrai. Mais pour tout dire, cela me paraît crédible.

Anatoli est une brute. Un peu plus malin que son frère. Mais à peine. Que n'avons-eu de problèmes avec eux lors des questions concernant le business du Carré d'As ! Ils n'étaient jamais d'accord et leur paranoïa n'avait d'égale que leur brutalité. Heureusement Madame Wang avait le talent pour les raisonner et nous finissions toujours par trouver un accord.

Pas difficile de comprendre pourquoi Karnitchev a accepté la proposition de Leeland. Il joue à quitte ou double. Son frère est mort et son business en complet déclin. Alors la proposition de se refaire n'a pu qu'avoir écho dans cet esprit limité.

Je n'ai que mépris pour ce crétin. Et je ne regrette pas de l'avoir volé pendant des années. C'était même avec lui et son frère que c'était le plus facile...

# Madame Wang

## L'As de Cœur

Une énigme.

Je n'ai jamais vraiment su d'où étaient venus sa fortune, ses appuis et sa puissance, qui l'aida à s'élever dans le milieu du crime. La seule certitude c'est qu'elle est d'origine chinoise. C'est tout. Son âge même m'est inconnu même si je me doute qu'elle est plus proche de la tombe que du berceau. Personne ne sait si elle n'est qu'une intermédiaire d'un parrain d'une triade lointaine ou si elle était elle-même à la tête de son organisation. Avant il y avait un sicilien pour la drogue dans cette ville et puis un jour ce fut Madame Wang ! Et tout le monde dû l'accepter.

Car derrière son petit sourire, son apparente fragilité se cache une féroce criminelle et nombreuse disparition et meurtres sont attribués à son organisation. Certaines rumeurs font état d'une grande cruauté de Madame Wang si on osait l'offenser.

Je m'en suis toujours bien gardé. Et j'ai constamment cherché à la ménager. Sur la forme c'est une femme très agréable à fréquenter. Douce et très cultivée. Le contraire des russes. Elle n'élève jamais le son de sa voix et c'est une grande diplomate. Elle ne semble pas apprécier le conflit ouvert avec ses associés et elle permet toujours de trouver un terrain d'entente pour que l'organisation ne vole pas en éclats. Leeland semble beaucoup l'apprécier et je sais qu'ils se fréquentent hors réunion du Carré d'As. Je doute qu'il y ait quelque chose de sérieux entre eux. Mais qui sait ? Il serait bien sûr inconcevable de leur poser la question.

Depuis quelques temps son business périclité. Mais elle semble tenir bon la barre.

C'est pourquoi je ne comprends pas du tout la raison de sa présence ce soir. Pourquoi prend-t-elle un tel risque ?

Comme toujours avec Madame Wang, la seule réponse est : mystère...

# Destinée



**À quoi ressemble Philip Lombard ?**

À un banquier en costard à 5000 dollars. Des manières très froides.

**Pourquoi Philip Lombard veut à tout prix gagner la partie ?**

Il n'a jamais eu l'intention de participer à cette folie. C'est le chantage sur la vie de sa fille Vera qui a provoqué sa présence. Il veut la sauver quitte à se sacrifier.

**Si Philip Lombard perd la partie ?**

Il s'effondrera en larmes. Il suppliera Wesley Leeland – s'il est encore en vie - d'épargner Vera. Il déclarera qu'il se sacrifie pour elle et essaiera de faire jurer à ceux qui restent encore en course de prendre toujours soins d'elle. Puis il retrouvera sa dignité entre ses dernières larmes et boira le poison.

**Si Philip Lombard gagne la partie ?**

Il restera incrédule un long moment après avoir vu son dernier adversaire boire le poison. Puis il explosera en insultant ses anciens associés et crachera sur le corps de Wesley Leeland.

Désorienté, il suivra ensuite les consignes de Walter.